Austriaca

Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche

90 | 2020

L'école autrichienne d'économie nationale

Olivier Margot, *L'homme qui n'est jamais mort* —
Alexander Juraske, Agnes Meisinger et Peter
Menasse, *Hans Menasse. The Austrian Boy. Ein Leben
zwischen Wien, London und Hollywood*

Jacques Lajarrige

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/austriaca/1613>

DOI : 10.4000/austriaca.1613

ISSN : 2729-0603

Éditeur

Presses universitaires de Rouen et du Havre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2020

Pagination : 275-282

ISBN : 979-10-240-1492-0

ISSN : 0396-4590

Référence électronique

Jacques Lajarrige, « Olivier Margot, *L'homme qui n'est jamais mort* — Alexander Juraske, Agnes Meisinger et Peter Menasse, *Hans Menasse. The Austrian Boy. Ein Leben zwischen Wien, London und Hollywood* », *Austriaca* [En ligne], 90 | 2020, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 07 octobre 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/austriaca/1613> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/austriaca.1613>

Ce document a été généré automatiquement le 7 octobre 2022.

Tous droits réservés

Olivier Margot, *L'homme qui n'est jamais mort* – Alexander Juraske, Agnes Meisinger et Peter Menasse, Hans Menasse. *The Austrian Boy. Ein Leben zwischen Wien, London und Hollywood*

Jacques Lajarrige

RÉFÉRENCE

Olivier Margot, *L'homme qui n'est jamais mort*, Paris, JC Lattès, 2020, 279 p., ISBN : 978-2-7096-6525-4, 20 €.

Alexander Juraske, Agnes Meisinger et Peter Menasse, Hans Menasse. *The Austrian Boy. Ein Leben zwischen Wien, London und Hollywood*, Vienne-Cologne-Weimar, Böhlau, 2019, 180 p., ISBN : 978-3-205-20782-5, 24 €.

- 1 Deux livres récents retiendront l'attention de tous ceux qui, au-delà de l'engouement sportif, s'intéressent aux liens étroits et nombreux entre football et politique, nationale et internationale. L'Autriche, de ce point de vue, ne fait pas exception. Cela vaut pour le développement des principaux clubs viennois et l'affirmation de leur identité sociologique propre, tout autant que pour les grandes confrontations internationales des années 1930 qui furent le miroir des bouleversements politiques du temps et la chambre d'écho des tensions idéologiques qu'elles reproduisirent symboliquement et exacerbèrent, tant sur la pelouse des stades qu'en coulisse.
- 2 Au-delà de leur différence formelle et générique, roman pour le premier, approche biographique et enquête historique pour le second, ces deux livres présentent de

nombreux points communs. D'abord parce qu'ils ont l'un et l'autre pour sujet deux des plus grandes figures du football autrichien, respectivement Matthias Sindelar et Hans Menasse. Ensuite parce qu'ils mêlent habilement parcours individuel et destin collectif, culture populaire et « grande » culture élitiste. Enfin parce qu'ils montrent qu'au-delà de la maîtrise de leur discipline, qu'ils ont portée au plus haut, ces deux joueurs, à des titres divers, ont vécu l'instrumentalisation du sport à des fins politiques et ont eu malgré tout une existence en dehors du football, même si celle-ci a été rendue possible par l'aura qu'ils avaient gagnée sur le terrain, auprès de leurs coéquipiers comme auprès du public.

- 3 Avec *L'homme qui n'est jamais mort*, Olivier Margot, journaliste sportif, ancien rédacteur en chef du journal *L'Équipe*, s'est essayé avec un certain bonheur au genre du roman, roman de non-fiction conviendrait-il d'ajouter, très fidèle à la réalité et abondamment documenté. En effet, l'auteur a pu rencontrer notre collègue Wolfgang Maderthaner, l'un des meilleurs spécialistes de la question et co-auteur avec Roman Horak d'un ouvrage de référence qui continue de faire autorité, *Mehr als ein Spiel. Fußball und populäre Kulturen im Wien der Moderne* (Vienne, Löcker, 1997), et a notamment mis en évidence une autre image du café viennois, dont le roman a su tirer profit à sa manière. Ayant débuté son enquête au début de 1998, l'auteur a aussi pu s'entretenir avec des témoins qui avaient connu et fréquenté Sindelar. Le résultat est une biographie en forme de roman, qui ne renonce pas à la véracité des faits, mais s'autorise en même temps des inventions plausibles et revendique de ce fait le droit à la subjectivité, un projet désigné dans l'épilogue de « livre contre l'oubli, [...] roman où presque tout est vrai et le reste est vraisemblable ». De ce point de vue, l'auteur s'inscrit dans la même veine que Laurent Seksik avec *Les derniers jours de Stefan Zweig* ou Olivier Guez dans *La Disparition de Josef Mengele*. Une forme mixte qui permet de relater avec force détails les étapes de la vie sportive du « Mozart du football », tout en parvenant à restituer les scènes de son existence en dehors des terrains, ses origines, ses états d'âme et ses engagements politiques.
- 4 Matthias Sindelar (1903-1939) n'est pas devenu une légende après sa mort. Il l'était de son vivant déjà, courtisé par les écrivains et artistes viennois les plus en vue et par les publicitaires de l'époque, alors qu'il était lui-même au sommet de son art. Sa mort à 36 ans, dans des circonstances qui demeurent troubles (assassinat commandité par les nazis, suicide ?), a cependant fini de le faire définitivement accéder au rang de mythe. Désigné « champion autrichien du siècle » en 1999, soixante ans après sa mort, celui dont le cortège funèbre rassembla 15 000 personnes continue d'être adulé. Depuis 1939, tous les 23 janvier, des admirateurs se réunissent au *Zentralfriedhof* pour fleurir sa tombe de fleurs violettes, rappel des couleurs du maillot du *Fußballklub Austria Wien*, autrement appelé *Die Veilchen* (« les Violettes »), en référence aux couleurs du maillot violet et blanc. D'où le titre du roman, qui lui invente un surnom supplémentaire, *L'homme qui n'est jamais mort*.
- 5 Les premières années du plus grand avant-centre autrichien de tous les temps ne laissent pourtant guère présager une destinée aussi prometteuse. Il grandit dans le quartier ouvrier de Favoriten, celui des briqueteries, essentiellement peuplé de Tchèques, où sa famille, originaire de Moravie, a trouvé refuge en 1905, deux ans après sa naissance. Lui-même a vu le jour à Koslau bei Iglau, aujourd'hui Kozlov, sur le territoire de l'actuelle République tchèque. C'est grâce à son instituteur, Karl Weinmann, qu'il découvre le centre historique de Vienne, capitale de l'Empire, au cours

d'une promenade initiatique qui fournira à l'enfant de la périphérie industrielle ses premières clés pour accéder à la haute culture. Mais l'homme, lui-même ancien joueur du *Rudolfshügel* – le premier club créé dans le quartier de Favoriten – et convaincu du rôle que le football peut jouer en matière d'intégration sociale et d'intelligence collective, lui fit découvrir ce sport qui allait changer sa vie et dont il deviendra un esthète aussi soucieux de la manière d'obtenir un résultat que du résultat lui-même.

- 6 C'est la rue de la banlieue ouvrière qui est la première école de football de Sindelar. L'école des pauvres qui, faute de ballon, se contentent d'un succédané composé de bouts de chiffons cousus ensemble (*Fetzenlaberl*). Mais malgré la passion du sport, il faut vivre et aider la famille à joindre les deux bouts, davantage encore après la mort du père, tombé lors de la Première Guerre mondiale en Slovaquie. Apprenti mécanicien, il travaille dans un atelier de carrosserie automobile, la « Carrosserie parisienne des frères Schafranek ». Mais très tôt repéré pour ses talents exceptionnels, il intègre d'abord le club de son quartier, le *Herta Wien*, où il gagne ce surnom qui ne le quittera plus, celui de l'« homme de papier » (« *Der Papierene* ») que lui vaut sa silhouette efflanquée qui lui permet de se jouer de ses adversaires et de se faufiler dans leurs lignes défensives grâce à sa technique et son sens de la stratégie hors pair.
- 7 Un premier accroc survient lorsqu'il se blesse grièvement au genou, non pas sur les terrains, mais dans une piscine. Sa carrière tout juste naissante semble dès lors déjà bien compromise. Après une opération du ménisque réussie, il peut toutefois rejoindre l'*Austria Wien*, qui s'appelle à l'époque encore *Wiener Amateur Sportverein*, puis participer à l'essor du championnat devenu professionnel en 1924. Ce renouveau sera également pour lui un tremplin vers une première sélection en équipe nationale.
- 8 C'est cette double ascension que retrace le roman de manière très vivante, pleine d'empathie et d'admiration. Convoité par les plus grands clubs européens du moment, le *Slavia* de Prague ou *Manchester United*, Sindelar restera pourtant toute sa vie fidèle à l'*Austria*, le club de la bourgeoisie (juive) et de l'élite intellectuelle.
- 9 Les amateurs de football se réjouiront de voir retracés par le menu, comme au ralenti, les actions et buts de légende de l'artiste Sindelar qui fit les beaux jours de la *Wunderteam* autrichienne, demeurée invaincue entre avril 1931 et décembre 1932 et considérée alors comme l'une des meilleures au monde. Mais ils découvriront aussi, s'ils sont moins familiers de l'Autriche, que les grandes heures de son football, placé sous la houlette du sélectionneur Hugo Meisl, coïncident également avec les heures les plus sombres de son histoire et de l'histoire européenne. À preuve, la Coupe du monde de 1934 en Italie, où l'équipe d'Autriche apparaît comme l'une des favorites après sa victoire en février de la même année sur l'Italie (4-2), dans le nouveau stade Benito Mussolini de Turin, le tout sur fond de guerre civile à Vienne (*Februarkämpfe*). Battue ensuite en demi-finale contre l'Italie (0-1), la *Wunderteam* laissera aussi échapper la troisième place au profit de l'Allemagne (2-3). La victoire de l'Italie est mise en scène comme celle du *Duce* en personne. Celle de l'Allemagne sert pareillement les desseins d'Hitler. D'autres étapes de la carrière de Sindelar mêlent étroitement politique et sport. L'Autriche, brutalement absorbée dans le Reich allemand par l'*Anschluss* et devenue simple Marche de l'Est (*Ostmark*), n'aura plus l'occasion avant longtemps de disputer une Coupe du monde, et *a fortiori* pas celle de 1938 en France. En effet, l'équipe nationale autrichienne fit elle aussi l'objet d'un ménage radical au goût amer. Pour tenter d'adoucir la purge, une rencontre surréaliste est organisée entre l'Allemagne nazie et l'*Ostmark*, match resté tristement célèbre sous le nom d'*Anschlusspiel*. Une

victoire autrichienne est d'emblée exclue, pour des raisons autres que sportives. Pourtant, fidèle à ses convictions sociales-démocrates, aux mouvements culturels ouvriers et à sa sympathie pour l'aventure politique de Vienne la Rouge, qui puise une partie de son inspiration dans les milieux socialistes tchèques à Vienne, Sindelar n'abdique pas son honneur dans un stade pavoisé de croix gammées et gratifie le public d'un véritable festival d'occasions de buts volontairement manqués en première période, faisant ainsi la démonstration éclatante de la supériorité de son camp. Supériorité qu'il concrétise en marquant le premier but de la partie, suivi par son ami Karl Sesta qui porte le score final à 2-0. Sa résistance ne s'arrêtera pas là. Sindelar pousse la provocation jusqu'à défiler devant les tribunes remplies de dignitaires nazis pour célébrer la victoire. Puis, lorsqu'il s'agira par la suite de composer une équipe du Reich formée des meilleurs joueurs autrichiens et allemands, Sindelar refuse tout net de cautionner l'entreprise, invoquant son âge et sa vieille blessure au genou. Car si la Coupe du monde demeure un rêve, il ne saurait justifier à ses yeux de trahir ses convictions ou de cautionner l'aryanisation du sport, qui se traduit concrètement par la dissolution du célèbre club juif *Hakoah* et frappe de même son club ou encore le *Slovan* des Tchèques de Vienne. Hostile aux nazis, Sindelar, dont la compagne était juive, conservera ostensiblement son amitié à Emanuel « Michl » Schwarz, le président de son club, démis de ses fonctions et contraint à l'exil, parce que juif. Les nazis, en retour, ne resteront pas inactifs, notamment pour essayer de lui fabriquer une généalogie juive, après qu'il eut racheté à un ami juif, Leopold Simon Drill, un café aryanisé de Favoriten. Se sentant à juste titre menacé, Sindelar prendra soin de rassembler les documents prouvant que son père et sa mère étaient catholiques et qu'il a lui-même été baptisé dans cette confession. Ce qui ne l'empêchera pas par ailleurs de refuser d'interdire l'accès de son établissement aux juifs et aux musiciens tziganes.

- 10 L'autre aspect décisif que le roman d'O. Margot met bien en valeur est l'adulation connue dont Sindelar, l'enfant timide de la banlieue ouvrière qui a quitté l'école très tôt, bénéficia de la part des artistes et intellectuels viennois de son temps, qu'il fréquenta de près dans les cafés mythiques de la ville (Herrenhof, Café Central, Café Museum, Hawelka, etc.), parmi lesquels Alfred Polgar, Friedrich Torberg – qui l'immortalisa dans une ballade restée célèbre, *Auf den Tod eines Fußballers* –, l'architecte Josef Hoffmann, qui lui fit rencontrer, outre Polgar, Hans Weigel ou encore l'acteur vedette du *Burgtheater* Attila Hörbiger.
- 11 Olivier Margot, pour accentuer la dimension romanesque de son livre, a inventé deux personnages. D'abord la figure féminine de Liz, une Britannique à qui il prête une relation avec Sindelar pour suggérer ainsi son aura auprès de la gent féminine. Ensuite le personnage de Gustave Lefèvre, journaliste sportif français, esprit cultivé et polyglotte, lié d'amitié avec le Tout-Vienne et « Motzl ». Personnage à qui il a donné beaucoup de vraisemblance dans la mesure où il en fait l'auteur unique des nombreux articles de presse élogieux écrits à son sujet dans le journal *Ce Soir*, dirigé par L. Aragon, et cités de manière fidèle et parfois exhaustive.
- 12 Pour conclure, on regrettera que la lecture de bout en bout vivante et agréable soit quelque peu gâchée par des négligences que l'éditeur n'aurait pas dû laisser passer : ainsi les noms propres sont-ils à plusieurs reprises malmenés : Friedrich Thorberg [sic], « Sporttagblatt » pour Wiener Sport-Tagblatt, l'art du « Fortwurstelen » pour Fortwursteln, « Henriger » pour Heuriger, « Hohewarte » pour Hohe Warte, etc.

Signalons enfin une erreur factuelle : les parents de Sindelar n'ont pas fui la Moldavie (p. 19), mais la Moravie.

- 13 En dépit de ces erreurs regrettables, le mérite du livre est d'avoir su suggérer avec une admiration communicative et à destination d'un public francophone ne connaissant pas forcément les arcanes du football viennois ni l'histoire de l'Autriche que ce frêle fils d'ouvrier tchèque fut bien plus qu'un joueur de génie, raison qui explique que son aura soit restée intacte jusqu'à aujourd'hui.
- 14 C'est également à un homme aux identités multiples que rendent hommage les historiens A. Juraske et A. Meisinger, qui se sont associés pour l'occasion au journaliste Peter Menasse, qui se trouve être aussi le neveu de Hans Menasse.
- 15 En raison des circonstances historiques, Hans Menasse a vécu plusieurs vies. Né le 5 mars 1930 à Vienne, d'un père juif et d'une mère catholique originaire de Moravie – point commun avec Matthias Sindelar –, l'enfant grandit dans le 19^e arrondissement de Vienne (Döbling) avec sa sœur Gertrude (1919) et son frère Kurt (1923), au sein d'une famille de la bourgeoisie assimilée. La grande passion du père est le football, produit de la culture populaire des années 1920. Habitant près du stade de la Hohe Warte (inauguré en 1921), il y fréquente assidûment les matches du club résident, le *First Vienna Football Club 1894*, donnant à son plus jeune fils l'occasion d'approcher très jeune le monde du sport et le club qui deviendra plus tard le sien.
- 16 Ces années de la prime enfance sont aussi celles du régime autoritaire de Dollfuß que Hans, en raison de son très jeune âge, ne vit pas consciemment comme funestes, pas plus que l'antisémitisme ou les violences raciales. Les parents, bien que n'ayant pas donné d'éducation religieuse à leurs enfants, cherchent à dissimuler leur identité juive pour les protéger. Mais la famille Menasse est, comme bien d'autres, très vite rattrapée par les événements.
- 17 Le livre se compose de trois grands chapitres correspondant chacun à l'une des grandes périodes de la vie de Hans Menasse, même s'ils se recoupent nécessairement sur le plan de la chronologie, en partie du moins. Le premier – *Un début difficile dans l'existence* – retrace l'enfance et la socialisation de Hans Menasse, puis son départ déchirant pour l'Angleterre avec son frère le 20 décembre 1938, par l'un des transports d'enfants partis de la Westbahnhof. Hans a 8 ans, son frère Kurt en a 15. L'aîné sera au début son seul lien familial et son ange gardien, avant que leur chemin ne se sépare pour des années. S'ouvre une période en tous points décisive pour le jeune garçon qui trouvera dans la partie du football une voie d'intégration efficace, dans un univers totalement inconnu et malgré tout sécurisé au sein d'une famille d'accueil exemplaire à Dunstable, les Cook. Séparé de ses parents restés à Vienne faute d'avoir pu émigrer en Argentine, et sans possibilité de contact avec eux, coupé de sa langue maternelle, Hans se forge un destin en exil. Il poursuit sa scolarité dans une langue qu'il lui faudra apprendre sur le tas, distribue le journal le matin avant la classe pour se faire un peu d'argent de poche, fréquente le club des *Pionner Boys* dont il intègre l'équipe de football, début d'une prestigieuse carrière. Fin 1946, apprenant que ses parents sont en vie, Hans Menasse fait le choix difficile d'un retour dans sa ville natale.
- 18 Le deuxième chapitre – *Une vie pour le football* – aborde précisément le retour en Autriche en 1947 dans une Vienne détruite par la guerre. Le jeune homme y retrouve ses parents qui ont survécu dans des conditions difficiles, soutenus financièrement par le mari de Trude qui leur envoie chaque mois depuis le Canada une petite somme d'argent. Sa mère, en dépit du danger, a résisté à la pression et toujours refusé de

divorcer d'avec son mari, qui aurait ainsi été promis à une mort certaine. Si Hans rentre d'Angleterre en ayant déjà pu faire la preuve de ses talents de footballeur au sein du *Luton Town Football*, il a en revanche, par manque de contacts avec d'autres locuteurs germanophones, pour l'essentiel oublié sa langue maternelle qu'il lui faudra progressivement se réapproprier. Il découvre aussi l'ampleur de la catastrophe, lui qui ne savait rien de l'existence des camps de concentration, alors même que sa grand-mère Bertha fut déportée en août 1942 à Theresienstadt où elle fut assassinée à l'âge de 80 ans.

- 19 Devenu joueur du *First Vienna Football Club*, puis de la *Wiener Austria*, Hans Menasse devient une star adulée du football autrichien et entame une carrière prometteuse avec l'équipe nationale, quinze ans après avoir été chassé de son pays. Ayant cependant du mal à vivre uniquement de son sport, il prépare peu à peu sa reconversion professionnelle en parallèle, objet du dernier chapitre intitulé *Une vie dans la gloire d'Hollywood*. Forçant le destin, Hans Menasse devient l'attaché de presse de la *Motion Picture Export Association*, entreprise de distribution de films regroupant les plus grands studios américains (Universal, Paramount, Columbia, Fox, Warner Brothers), ce qui fait de lui l'interlocuteur des stars hollywoodiennes, dont il organise et accompagne la venue à Vienne. Les nombreuses photos qui illustrent l'ouvrage le montrent en compagnie d'Alfred Hitchcock, Charlton Heston, Sophia Loren, Eddy Murphy ou Arnold Schwarzenegger. Sa connaissance parfaite de l'anglais, acquise pendant ses années d'exil, est dans ces fonctions un atout précieux. Le sommet de sa seconde carrière fut l'organisation à Vienne de l'avant-première européenne du film de Steven Spielberg, *La Liste de Schindler*.
- 20 Le livre se termine par un épilogue on ne peut plus personnel, offert à leur père par ses trois enfants Robert, Eva (tous deux écrivains célèbres) et Tina Menasse. Ils y rendent hommage au talent de conteur et d'orateur de Hans Menasse, champion de la survie et éternel optimiste, qui a par ailleurs fourni aux auteurs nombre de détails et d'anecdotes sur sa vie dans les entretiens qu'ils ont pu mener avec lui, ainsi qu'une riche documentation photographique. Ils s'y amusent, non sans une once d'autodérision, d'une formule semble-t-il bien rodée : « Trois enfants, deux écrivains ! Qu'ai-je fait pour mériter cela ! » Formule où derrière l'humour perce aussi l'admiration.
- 21 Il en résulte un portrait attachant, mêlant avec bonheur *Oral History*, histoire du football et Histoire autrichienne, ici l'Histoire « avec sa grande Hache », selon la saisissante formule de Georges Perec.